La conversion préalable

Jacques Godbout

Volume 4, Number 21, March 1962

Le séparatisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59880ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1962). La conversion préalable. *Liberté*, 4(21), 122–126.

La conversion préalable

JACQUES GODBOUT

nationalisme : n.m. Doctrine qui se réclame essentiellement de la tradition et des aspirations exclusivement nationales.

(Le petit Larousse)

Evidemment. C'est gênant. Je me disais : je vais leur prouver que le nationalisme est un sentiment positif, utile et nécessaire. Ah Laurendeau et Pelletier n'ont qu'à se bien tenir ! Et puis j'ai ouvert le dictionnaire, et quand j'ai lu cette définition du nationalisme, avec celle du national-socialisme quelques lignes plus bas, quand je me suis mis à raisonner à partir de là... la tradition exclusive et le retour à son nombril très peu pour moi ! Et pourtant : comment avais-je pu me servir à moi-même une définition du nationalisme qui en faisait un regard vers l'extérieur ?

Je me disais : peu en importe la définition après tout : on finit bien par l'utiliser de toute façon, au profit des bonnes oeuvres comme à celui des fours crématoires. Là encore j'ai tiqué.

Je me suis dit : mais c'est que le nationalisme (alors) a été détourné, vicié, et cela ne lui réussit pas mieux que l'amour inversé ; quand on passe du nationalisme au racisme, ce n'est plus seulement une question de degré, il y a là une dénaturalisation. Tout racisme (nazi ou south african style) n'est qu'une pédérastie de foule.

Mais tout cela ne changeait, en aucune façon, la définition du nationalisme. Je restais persuadé d'une part, qu'il était une saine identification à soi-même ; d'autre part, je n'en avais aucune preuve... qu'est-ce qui distingue un Mexicain d'un Anglais ? Le nationalisme ? Ou la nationalité ? Et qu'est celle-ci ?

Une description physique, un menu, une langue, des habitudes culturelles, une certaine santé ? Je me disais : l'Organisation des Nations Unies ne saurait exister que s'il y a des nations ; et des nationalismes ?

Trêve d'intuitions ! Le nationalisme est une perversion sentimentale à l'usage des nations (ils n'en mouraient pas tous, mais tous...) or, si je dis d'un Français : c'est un nationaliste ! Je pense à Maurras : à Hitler, si c'est un boche (eh oui, j'ai mes préjugés). Mais qu'est-ce qui distingue ce Français du Canadien français ? Qu'est-ce qui fait que l'Algérien n'a pas droit à son nationalisme et que le Français y a droit ? Serait-ce vérité en deça (voir Pascal)...

Ou peut-être est-ce que l'on ne peut devenir nationaliste qu'à certaines conditions ? Celle d'être *d'une* nation par exemple, d'avoir une *nationalité* ? Puis-je, en somme, dans le cadre de l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, attraper cette maladie ?

Je me suis dit : le scorbut, oui, le nationalisme, non. Pas possible : ayant un jour été amputé des poumons, je ne pourrai jamais attraper la tuberculose. A moins, évidemment, de me faire installer des poumons à nouveau. En acier, en chair, ou en stainless steel.

D'où je serai forcé de parler d'un nationalisme qui n'est pas celui des dictionnaires. Qui n'existe pas, *qui est une revendication du droit de pouvoir un jour rejeter le nationalisme* ! Ce désir donc, qui se traduit par un besoin de libération nationale nous le dirons "nationalysme", avec un i grec, pour plus de clarté.

II

nation : Communauté humaine, le plus souvent installée sur un même territoire, et qui, du fait d'une certaine unité historique, linguistique, religieuse ou même économique est animée d'un "vouloir vivre" commun.

(toujours Larousse)

Un vouloir vivre. Evidemment. Mais il faut avant cela un *pouvoir* vivre. Et l'appétit qui tend vers cette nécessité vitale s'appelle le nationalysme.

C'est tout d'abord une force d'intérêt, une sorte d'égoïsme (comme manger et boire sont une forme d'égoïsme) nécessaire. Une notion politique peut-être...

Ah la politique ! Mesdames et Messieurs voici des crucifix, voici des drapeaux, voici ma fille qui va épouser le notaire, voici des pommes, voici des taxes, voici l'armée . . . La politique, dit-on encore, est l'art de gouverner les institutions et le peuple. Mais cette définition était gravée dans les cavernes de Lascaux. Depuis, la politique est devenue l'art d'accommoder des intérêts.

Quelques compagnies et leurs présidents, beaucoup de lèche-écuelle, des associations commerciales, une ou deux corporations, des fumistes, trois idéalistes (comme on dit : une pincée de sel), c'est *cela* la politique.

Quand on sait le mépris qu'a le financier (qui a choisi une autre voie à sa volonté de puissance) pour l'homme politique et les basses réactions de celui-ci, la peur qu'il a aux fesses . . . quand on voit que les partis, symboles de notre démocratie (le symbole n'est pas la réalité ; la démocratie c'est la presse, l'information sous toutes ses formes) s'entendent depuis si longtemps sur un programme minimum . . . on sent vite que, quel que soit l'homme de parti au pouvoir, le risque politique qu'entraînerait le nationalisme est égal à zéro. Les partis actuels ont l'art de tout ramener à un commun dénominateur : le plus bas possible.

La Confédération n'a jamais, bien au contraire, ennuyé Duplessis en sa douce dictature. Alors l'un pour l'autre, au plan politique, l'indépendance vaut peut-être mieux que l'énorme dissolution dans laquelle nous sommes depuis si longtemps engagés.

Aucun risque politique : car le nationalisme n'est pas un discours, ou une allure de grandeur . . . c'est une politique qui non seulement aurait à cœur le bien-être de la nation mais encore la lucidité de définir ce bien-être. On voit que tout reste à faire, qu'il y a un monde entre rester soi et le devenir. Chaput fleurte avec Johnson ? C'est aussi convainquant qu'une comédie musicale en couleur. Mais ça n'a rien à voir avec une véritable politique.

III

Le risque économique ? (Pour faire une omelette, il faut battre, il faut battre . . .)

En cet agréable XXème siècle, l'indépendance économique est impossible. Or les industries qui sont dans le Québec n'y sont pas pour nos beaux yeux, mais pour le profit qu'elles en peuvent tirer.

Le nationalisme exige que ce profit, et ses rites, prennent une certaine couleur locale. Tout le reste est discours. (Kennedy et Kroutchev vous le diront).

IV

Mais le nationalisme n'est pas d'abord une conversion politique ou économique à faire, c'est plutôt une nécessité psychologique à satisfaire.

Que ça ? Non, mais ça aussi. L'indépendance nationale peut être, comme l'adolescence, le prix à payer pour la maturité. (Evitons de décrire notre état minoritaire, notre infériorité numérique, financière, linguistique et raciale dans le grand tout (nirvâna) canadien).

Mais j'échangerais l'homme-traduit que je suis pour n'importe quelle version originale, fut-elle américaine du Texas ! *Second-class citizen* ? Non : *second-hand citizen*. A rabais. Et c'est moi qui suis femme de chambre à Ottawa, comme la négresse à New-York. De serviteur je tends même à devenir esclave : je prends peu à peu pour acquis que c'est à moi de porter les bagages de Monsieur. Et parfois, comme Aubut, j'aime ça . . .

Nous aurons donc, selon nos caractères respectifs et les mille impondérables de l'éducation, le nationalisme agressif, (Roy et co.), tranquille (Laurendeau) coupable (Eliott-Trudeau) ou masochiste (RIN). Cette situation donnée et toutes les facettes de notre moi bien établies, il s'agit maintenant d'éviter une inutile crise de schizophrénie. A moins de se complaire dans la frigidité on ne saurait échapper à la libido nationalyste : elle est dans l'inconscient collectif. Et les infra-structures se détruisent fort mal, même quand on se les cache . . .

V

A quoi sert de gagner l'indépendance si l'on perd son âme ?

En quoi l'épidémie nationalyste actuelle diffère-t-elle de celle d'avant-hier ? En rien, tant qu'elle s'inscrit dans la Lau-

rentie, le RIN ou tout autre mouvement d'information de la droite ou du centre. Car c'est bien mal partir : on naît à gauche, on meurt à droite ; on ne naît pas à droite.

En rien ? Elle sera riche le jour où la gauche chrétienne et celle laïque assumeront son entêtement. Etre laïque, socialiste, et favoriser l'indépendance ? Ce serait là la première manoeuvre de renouveau depuis plusieurs décades. Car la version officielle du nationalisme catholique est ici devant la commission Salvas, là chez les Chevaliers de Colomb. Or, ce ne sont pas ces pauvres hères à qui on a expliqué que seule la cité céleste comptait, et qui depuis accumulent toutes les richesses pour s'y rendre en Cadillac, qui vont nous servir l'indépendance que nous méritons . . .

Les seuls militants qu'il nous faut ce sont des hommes et des femmes intègres, nouveaux. Les nations se forment à l'école.

Or le jour où les citoyens seront assez nombreux (je veux dire les *consciencés* civiques) l'Etat du Québec pourra exister. Et en attendant cette conversion préalable à l'idée laïque, le nationalisme peut toujours courir derrière l'indépendance, ça lui fera les jambes.

Jacques GODBOUT